



# HOÀNG

62 ans, séropositif depuis 1987.

## « ON M'APPELLE "HOÀNG GARDE-TOUT" »

Il y a des sacs plastique partout. Des cartons. Des étagères qui débordent, des tiroirs remplis jusqu'à la gueule, des valises, des malles. Et là-dedans, des quintaux de revues, affiches, photos, lettres, même des objets. C'est un labyrinthe de mille strates, un peu étouffant, où l'on manque de se perdre, où la lumière se fait rare, les fenêtres bouchées par les bibliothèques et les documents qui s'élèvent du sol au plafond.

Il est envahi, Hoàng Phan Bigotte, tellement envahi qu'il a fallu batailler pour qu'il nous ouvre la porte de son pavillon de Vitry-sur-Seine. « C'est devenu plus du tout circulaire. » Cela fait des années que Hoàng, 62 ans, s'est attelé à ce travail titanesque, celui de rassembler les bribes de la mémoire gay, tout seul d'abord, puis aidé par Thomas Leduc, un documentaliste professionnel qui l'a rejoint après avoir lu le petit article de Patrick Thévenin dans *Nova Magazine* annonçant la création de son association, l'Académie gay et lesbienne, en 2001, Thomas qui depuis n'a plus quitté sa route.

*« Ces Bottins et ces annuaires constituaient la plus précieuse et la plus émouvante bibliothèque qu'on pût avoir, car sur leurs pages étaient répertoriés bien des êtres, des choses, des mondes disparus, et dont eux seuls portaient témoignage. »*

**Patrick Modiano,  
Rue des Boutiques Obscures**

Des années, des dizaines d'années qu'il accumule, qu'ils accumulent ensemble, sans relâche. Des inconnus parfois appellent avant un déménagement, un départ en maison de retraite, ou après un décès, il faut alors venir récupérer rapidement caisses et cartons avant qu'ils ne soient jetés à la benne à ordures. Et tout ça vient s'empiler sur la montagne de cartons de sa maison en banlieue parisienne. On pense alors à cette fable de l'oiseau qui tente avec une cuiller de remplir la mer avec du sable. Hoàng accumule, il faudrait ranger, trier, classer, mais il n'a pas le temps de terminer l'archivage d'un carton que d'autres arrivent. Il nous montre, au hasard, un sac plastique : celui-là est plein de photos d'un couple homo, c'est toute une vie qu'il y a dedans, avec aussi, bonheur de collectionneur, de très vieilles revues gay olé olé. « Les Archives nationales ne récupèrent pas ce genre de choses, émanant d'anonymes. Mais nous, oui. »

Alors Hoàng accumule, accumule, quitte à être submergé par tout ce passé, objets, papiers, cartons, mais qu'importe. Impossible de jeter quoi que ce soit pour lui. Il en a gagné un surnom : "Hoàng Garde-Tout". Tout ça a commencé dans les années 1990, au plus fort de l'hécatombe. Quand il a commencé à voir dans la rue, jetées à côté des encombrants, les affaires personnelles des morts du sida. « Près des Halles, je me souviens de ces appartements vidés après un décès, le tout partait aux ordures, déposé sur le trottoir. Les clochards venaient fouiller, pour récupérer des trésors. J'en voyais parfois qui revendaient des choses, à côté d'un bric-à-brac ébréché, des robots Moulinex cassés, des vieilles chaussures. J'ai même reconnu des photos intimes de gens que j'avais croisés, connus. Les voir étalées ainsi par terre à la vue des passants, comme ça, c'était horrible. C'est comme si on les avait tués une deuxième fois. »

C'est un cauchemar qui le tient éveillé : tous ces lambeaux de mémoire destinés aux ordures.

Anéantis. C'est insupportable pour Hoàng de ne rien faire pour préserver ce passé qui se perd et s'efface. Peut-être parce que lui, l'exilé qui a fui le Vietnam le 30 avril 1975, le jour même de la chute de Saigon, craint plus que tout de se sentir comme une carcasse vide, sans mémoire, une ardoise vierge où il a fallu tout effacer avec l'éponge de l'oubli. Lui qui a été contraint de tout laisser derrière lui, la maison familiale des jours heureux, les souvenirs, les photos. Tout son passé. Hoàng n'est jamais retourné au Vietnam. « Enfin, si. Avant, je retournerais le soir voir ma maison. Sur Google Maps. Mais maintenant, ils ont construit une tour, on ne reconnaît plus rien. Je n'y vais plus. » Il n'y a plus rien, mais il se souvient. Les copains d'enfance, du lycée, du service militaire. Perdus. Morts à la guerre, ou brisés, après la chute de Saigon, tant les trajectoires des uns et des autres se sont fracassées dans le torrent de l'histoire. Il pensait qu'avec sa nouvelle vie en France c'en était fini de cette litanie de morts et de disparus. « J'ai dû ensuite compter un à un tous les copains de France emportés par le vent du sida. »

Aujourd'hui, son combat têtu et obstiné contre la mort et l'oubli, c'est ce projet de Conservatoire des archives et des mémoires LGBT. Hoàng ne demande même pas de subvention, juste un local, un peu de place pour valoriser le fonds incroyable qu'il a accumulé au fil des ans. « J'ai survécu à la guerre du Vietnam puis, grâce aux hôpitaux français, je suis un rescapé du sida. Depuis trente ans, chaque jour qui passe, c'est un bonus pour moi, mais je coûte très cher à la Sécu ; j'aimerais bien être utile, à ma façon. Rendre un peu de ce que j'ai reçu. »

Il raconte tout ça avec son accent vietnamien prononcé qui l'amène à parler le français comme s'il le sifflotait, avec les cinq tons vietnamiens qui donnent à cette langue sa musique particulière. Et du coup, la chanson des mots, malgré le tragique

des faits, en devient presque drôle, puisque Hoàng a une espèce d'humour ravageur et provoc. Par exemple son récit de la découverte de la France : « Ce qui m'a le plus marqué ? Le porno ! Merci, Giscard ! C'est vrai, quand j'ai vu ça, ces cinémas avec du porno gay, c'était fou, et puis le grand écran du Hollywood-Boulevard ! Le soir, aux Tuileries, je récupérais aussi dans les poubelles les magazines gay, avec de beaux mecs à poil. Je crois que c'est là que j'ai commencé à collectionner des revues. Je n'avais jamais vu cela au Vietnam. » Non pas que Hoàng ait attendu la France pour vivre sa sexualité comme il l'entendait. « Je draguais ouvertement pendant mon service militaire, à l'école de police, à Saigon, et j'avais beaucoup de succès. C'était naturel, les caresses entre garçons, on se donnait du plaisir entre nous, puisque le plus important c'était de préserver la virginité des filles. En fait, la première fois que j'ai vu la culpabilité, c'est ici, en France. Comme j'étais tout jeune, j'avais beaucoup de succès avec les types plus âgés. Ça m'est arrivé, je couchais avec eux, et le lendemain le type pleurait, disait qu'il devait dire pardon au bon Dieu, voulait m'emmener au catéchisme pour me racheter ! » En France ou à Saigon, Hoàng ramène donc ses petits copains à la maison. Devant maman, et grand-mère. « Mais quand ma mère est tombée malade, elle a absolument voulu m'organiser un mariage. J'ai refusé. Car les fils, chez nous, au Vietnam, doivent perpétuer le culte des ancêtres. Obéir à leurs parents. » Bien sûr, Hoàng, là-dedans, détonne un peu. Le confucianisme, le respect des anciens. Peut-être parce que le mariage arrangé de ses parents a été un vrai désastre et que son père, qui l'a abandonné à la naissance, était, selon ses propres mots, « un vrai salaud » (sacrilège ultime que de dire cela pour un Vietnamien).

Après avoir travaillé dans la sécurité, Hoàng ouvre une librairie dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, à Paris. Il commence à fréquenter le milieu homo, dont le groupe Arcadie. « J'ai aussi couché avec des mili-

« On passait une super nuit et, le matin, ils commençaient à me faire la morale. J'étais un traître à la cause, j'avais trahi mon pays, les communistes allaient libérer le peuple, tout ça ! Ils étaient en pâmoison devant Hô Chi Minh et Pol Pot ! »

tants politiques gay, intellos de gauche, qui me traînaient à leurs réunions de militants politiques. On passait une super nuit et, le matin, ils commençaient à me faire la morale. J'étais un traître à la cause, j'avais trahi mon pays, les communistes allaient libérer le peuple, tout ça ! Ils étaient en pâmoison devant Hô Chi Minh et Pol Pot ! »

Quand on commence à entendre parler dans *Libé* du « cancer gay », Hoàng, comme tant d'autres, n'y fait pas vraiment attention. « Oui, j'ai été inconscient. C'est comme au Vietnam, pendant la guerre. Ou quand on a fui en bateau. Les roquettes B40 nous tombaient dessus. Au lieu de me cacher, je regardais sur le pont, pour voir d'où venaient les tireurs. Sans avoir conscience du danger. » En 1987, Hoàng a d'énormes ganglions. Il décide de faire le test à l'hôpital. « Et j'ai appris que j'étais séropositif. Je n'avais plus que 250 T4. J'étais persuadé que j'allais bientôt mourir. »

Alors, puisqu'il va mourir, Hoàng décide de vendre sa librairie, au métro Lamarck-Caulaincourt. Et le local immense, à Noisy-le-Grand, qu'il avait acquis pour y installer une succursale. La seule chose qu'il garde : les livres gay, qui viennent compléter sa collection. « J'ai eu une sacrée veine, car j'ai vendu au plus haut, et ensuite, comme il y a eu la guerre du Golfe et le krach, j'ai pu acheter au plus bas ma maison de Vitry. Cash. Heureusement, car les





« Vivre avec le VIH, c'est comme continuer de descendre les marches d'un escalier. Tu descends, tu crois avoir atteint le fond, mais non. »



Moi en 1972, à Saigon, devant notre maison. J'ai quitté le Vietnam le 30 avril 1975. J'ai tout perdu, mes amis, mes souvenirs d'enfance, notre maison et j'ai tout recommencé en France. Avant de perdre à nouveau mes amis, mes camarades, fauchés par le sida. C'est peut-être pour cela que je veux sauver cette mémoire, leur mémoire. Livres, photos, revues, objets : tout ce qui constitue la mémoire gay. Alors je ramasse, je ramasse. On m'appelle "Hoàng Garde-tout".

banques ne prêtaient pas aux séropos ! Si je n'avais pas eu le VIH, j'aurais gardé ma librairie et j'aurais été ruiné par Amazon. Oui, c'est bien ça, écrivez : je me suis enrichi grâce à mon sida ! » Hoàng devient militant, d'abord à Act Up Paris. « Je me suis précipité aux RH (réunions hebdomadaires). Et aux manifs. Cela me faisait un bien fou de hurler dans la rue jusqu'à perdre la voix : "Le sida, on l'a et on le combat !" » Puis, Hoàng rejoint également Aides. « Au siège d'Aides, à Belleville, il y avait cette grande salle de réunion. Il y avait des soirées pour les malades. Je n'oublierai jamais les bénévoles du groupe Loisirs, qui ont toujours réussi à trouver de quoi manger, grâce à la Banque alimentaire. On fêtait aussi les anniversaires : beaucoup des malades étaient terriblement seuls, abandonnés par leurs familles et leurs amis. Même morts, ils faisaient encore peur : j'ai vu des proches jeter les affaires de malades avec des gants en plastique, de peur d'être contaminés. »

Autour de lui, la Faucheuse fauche, avec ardeur. C'est la farandole des enterrements, avec leur mascarade. « Quand un homo mourait du sida, la famille faisait tout pour le cacher. Au cimetière, c'était la grande comédie. Les familles réécrivaient l'histoire du disparu, en jetant souvent à la poubelle tout ce qui restait de sa vie. » C'est le grand ménage. Partout.

Hoàng commence à être tracassé par cette mémoire qui se perd. À Aides, Hoàng l'ex-libraire se souvient de ces étagères remplies de livres rares, des éditions épuisées, des livres dédicacés par Hervé Guibert ou Yves Navarre. « Les gens malades nous les donnaient. Je me souviens de personnes qui tapaient l'incruste dans la salle, récupéraient tout dans des sacs plastique pour aller revendre le lot et gagner trois sous. » À Aides ou à Act Up, Hoàng est en boucle. Il veut sauver la mémoire gay, avant qu'elle n'ait disparu, fauchée par le VIH. On ne le prend pas au sérieux. « À Aides, on me disait : "Oui, génial", mais rien ne se passait. Act Up, au moins, ils ont été francs. Clews Vellay, qui était président à l'époque, me disait : "Il y a plus urgent que de faire ton culte des morts !" Il est mort peu après. Si jeune. C'est lui dont les cendres ont été dispersées sur des assureurs refusant de couvrir les séropositifs, par Act Up ! Pour le dixième anniversaire de sa mort, Philippe Labbey, son compagnon, nous a légué ses archives personnelles, on a tout mis en ligne. Aujourd'hui, ça a une vraie valeur historique. Mais c'est vrai, à l'époque, on ne pensait pas à ça. L'urgence n'était pas là, à ce moment, avec l'épidémie et les gens qui tombaient comme des mouches. »

D'autant que pour Hoàng non plus ça ne va pas fort. « Vivre avec le VIH, c'est comme continuer de descendre les marches d'un escalier. Tu descends, tu crois avoir atteint le fond, mais non. » Il est sous Bactrim depuis le début, pour éviter pneumocystose et toxoplasmose. Mais ça y est, il a des zonas à répétition. « Vous pouvez publier la photo, si vous voulez. J'étais très sexy avec mes pustules. Ah oui, j'étais dans la merde. Au sens figuré et au sens propre, car j'en avais sacrément, des diarrhées. » Là, Hoàng en est sûr. Il va mourir. Il s'y est préparé : pour Aides, il accompagne des mourants du sida. « Ce n'est pas du courage ou du voyeurisme. Moi, je pensais que j'allais mourir. Et quand je les voyais, lors de leurs derniers instants, je me disais : "Ah oui, ça va se passer comme ça

pour moi.” » Il descend à une vingtaine de T4. « Je leur avais donné des prénoms. Monsieur Un. Monsieur Sept. Je disais aux copains : “Ah zut, j’ai perdu Monsieur Vingt.” » Vient le début des trithérapies qui a heureusement stoppé la descente des T4, mais le taux n’a pas beaucoup remonté.

Jusqu’à ce jour où le médecin qui le suit décide de lui administrer une forte dose de traitement plus un booster. « Quand on a eu le résultat du bilan sanguin, il m’a dit : “Ce soir, tu vas acheter une bouteille de champagne.” J’étais remonté à cinquante T4 ! Un miracle ! Tout le monde dans le service était euphorique... mais ailleurs, si on toquait à d’autres portes, y en avait qui mouraient toujours. Ceux qui agonisaient en silence. » Hoàng, lui, va passer du côté des rescapés. C’est le moment où tant de militants vont réaliser qu’ils vont vivre, finalement, alors qu’ils ont brûlé toutes leurs économies, que maintenant qu’ils ont survécu au VIH il va falloir survivre tout court. « Moi, j’ai de la chance. J’ai mon pavillon. J’avais l’AAH, et maintenant j’ai ma petite retraite. Ça me suffit. » Thomas, son compagnon, sourit. « Il a toujours été frugal. Il n’a besoin de rien. » Sauf de ces cartons, de cette montagne d’archives qu’il rêve de voir un jour valorisées. « Je ne demande pas d’argent. Je veux juste un peu de place. » Sauf que se faire sa place, dans ce dossier politique compliqué de la mémoire gay, quand on vient d’où il vient, ce n’est pas si évident. Des rumeurs ont couru sur le fait qu’il n’était pas vraiment français, qu’il n’aurait pas ses papiers. Il s’offusque : « Moi, je suis français. Je parle français, je rêve en français, je baise en français. »

Il parle, il parle, intarissable, s’énervé, on tente de le tempérer, il n’écoute pas, il continue. Bruyant, provocant, comme à l’époque d’Act Up. Tous soulignaient combien il était atypique, ce Vietnamien militant gay qui voulait se lancer dans ce projet collectif. Je me demande quant à moi comment la communauté vietnamienne le perçoit, lui, si différent des immigrés de la première génération,

comme mon père, qui ont pourtant son âge. Eux se taisaient, ne râlaient pas, auraient détesté se faire remarquer. Ne pas perdre la face. Éviter le scandale. Mais lui, Hoàng, la face, il s’en fiche. Hoàng n’en a que faire du silence. Alors il parle. Il tisse les mots, comme on tisse une immense toile. Sa façon de raccommoder la mémoire et d’honorer ceux qui ne sont plus là.

# cherche midi



[+ GENRE](#)   [AUTEURS](#)   [CONTACT](#)

[Accueil](#) > [Beaux livres](#) > [Sciences](#) > [Sciences](#) > [Portraits de vi\(h\)es](#)

[Portraits de vi\(h\)es](#)

DOAN BUI

Photographe: Patrick MESSINA, Préface: Jean-Luc ROMERO

Donner une parole, un visage à ceux qui osent dire.

Quinze portraits. Quinze rencontres indispensables, déchirantes, urgentes. Quinze coups au cœur qui nous rappellent qu'aujourd'hui, vivre avec le VIH est en France parfois plus difficile qu'il y a trente ans, et que la vie des 150 000 personnes séropositives reste une lutte au quotidien : contre le virus, contre le regard des autres, contre la discrimination, contre le chômage, contre les lois, contre la culpabilité, contre une société qui leur intime l'invisibilité...

Face à cet insupportable et indigne silence imposé, la parole est un combat qui libère autant ceux qui témoignent - qui peuvent ensuite se battre plus efficacement - que notre collectivité toute entière qui par ignorance ou bêtise condamne ses propres enfants.

Ces paroles nous parlent de peur et de souffrance, mais plus encore d'amour et d'espoir. L'espoir fou, mais absolument réaliste, que demain sera un monde sans sida.

Portraits présentés par Jean-Luc Romero-Michel, Président d'Elus Locaux Contre le Sida.



Textes de Doan Bui, photos de Patrick Messina.

PRIX PAPIER  
(PRIX TTC)  
29,50 €

Thèmes  
associés  
Beaux livres,  
Sciences,  
Sciences

[Agrandir](#)

[» Où trouver ce livre](#)

Partager : [■](#) [■](#) [■](#) [■](#)

Autres ouvrages de l'auteur

